

Finlande Eldorado pédagogique ou mirage ?

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Que n'a-t-on déjà écrit sur la Finlande ? Serait-elle l'eldorado pédagogique ? Peut-on se fier aux tests PISA et suivre aveuglément ce qui semble apparaître comme un modèle ? **Christophe CAVILLOT**¹, qui vient de participer, avec des directeurs et des enseignants, à une visite d'étude² au pays des 3000 lacs, apporte quelques nuances au tableau. S'il évoque une série d'éléments positifs, plus ou moins facilement transposables chez nous, il met aussi en garde contre une certaine « *Disneylandisation* » de la Finlande et de son système scolaire.

« Nous nous sommes efforcés de mener cette visite avec lucidité et objectivité », précise d'entrée de jeu Chr. CAVILLOT, bien décidé à profiter de ce séjour à Oulu, en Ostrobotnie du Nord (huit mois d'enneigement par an) pour percer quelques-uns des secrets de la réussite de ce système éducatif. « *Encore faut-il préciser ce qu'on entend par réussite. Mais une des vérités qui paraît objective, c'est le fait, étayé par PISA, que la majorité des élèves finlandais se situent dans un niveau de performance relativement homogène.* »

Remédiation à tous les étages

L'obligation scolaire, explique Chr. CAVILLOT, ne démarre pas réellement avant 7 ans en Finlande, même s'il existe un accueil préscolaire dès 6 ans. Les enfants ont l'obligation de fréquenter l'école la plus proche de leur domicile. De 7 à 16 ans, les élèves suivent le tronc commun, qui comporte malgré tout deux parties distinctes : pendant six ans, l'offre scolaire est organisée dans un même bâtiment, et les trois années suivantes ailleurs, avec des maîtres spécialisés pour les différentes disciplines.

Le volume d'heures, de 7 à 14 ans, est de 6000 en Finlande pour 8000 chez nous. Pendant les neuf années de tronc commun, les élèves ont 19 heures de 45 minutes par semaine au début de la scolarité, pour aller jusqu'à un maximum de 30h/semaine à la fin du parcours.

42 périodes au total sont attribuées à la langue maternelle, 32 aux mathématiques, 22 à la première langue étrangère, et 20

périodes d'éducation physique. Il y a aussi des cours variés d'artisanat, économie domestique, musique, civisme, qui ne sont pas nécessairement dispensés tout au long du parcours, avec la place pour des sujets optionnels et des périodes de conseils à l'étudiant pour l'aider à s'orienter.

30% des élèves reçoivent des aides spécialisées durant le tronc commun. Il existe trois niveaux de soutien : en classe (avec les assistants-enseignants), en école (l'élève est pris en charge par un professeur d'aide spécialisée), ou dans un centre d'aide scolaire (grâce à la mutualisation de moyens au sein d'une ville), qui rassemble des enseignants (pour venir en aide aux élèves) et des conseillers pédagogiques (pour venir en aide aux enseignants). Certains élèves vont y rester plusieurs mois en internat, en fonction de leurs difficultés.

L'enseignement est entièrement gratuit (cantine, excursions, transports, tout est compris). Mais – car il y a un fameux « mais » – à l'issue du tronc commun, à 16 ans, les élèves font savoir sur quelle école secondaire supérieure, de transition (qui mène à l'université) ou qualifiante (menant soit à l'emploi, soit à des études de sciences appliquées), se porte leur choix. Et là, la décision tombe comme un couperet...

Chassés du paradis

Si l'école souhaitée estime que les résultats de l'élève ne sont pas appropriés à son standard de qualité, elle ne le prend tout simplement pas, constate Chr. CAVILLOT. Et si aucune école ne veut de lui, le jeune va devoir



Photo : Bruno MATHELIART

trouver un autre projet et, éventuellement, tenter d'améliorer ses performances en optant pour une année supplémentaire. L'enseignement de qualification accepte les élèves de manière plus automatique, avec parfois un test d'aptitude pour vérifier leur motivation.

Il y a donc tout de même un effet toboggan et une sélection à la fin du tronc commun. Et à la fin du secondaire supérieur, les universités sélectionnent également les élèves diplômés. Au lycée (secondaire supérieur), les cours sont dispensés sous forme de modules. Au total, l'élève doit suivre 75 modules de 8 semaines. Après 7 à 8 semaines, une évaluation a lieu. Si l'élève ne satisfait pas, il peut suivre le module une deuxième fois et repasser l'examen ou avoir un examen de repêchage. Mais c'en est fini des aides disponibles pendant le tronc commun. Quand il a fait tous ses modules

(50 obligatoires et 25 au choix), il passe un examen dont un certain nombre d'épreuves sont obligatoires et d'autres non. Il constitue donc partiellement sa session d'examens.

En 2000, 44 000 élèves sont passés en transition, pour 57 000 dans le qualifiant. En 2008, 38 000 étaient en transition, pour 62 000 dans le qualifiant. 32 000 ont eu leur bac en transition, 39 000 dans le qualifiant. Et seulement un cinquième de ceux ayant réussi le bac en transition sont allés à l'université directement.

fauteuils massants, etc.). Les élèves sont actifs, appliqués et autonomes. Tout se passe dans un climat de grande confiance.

La dimension collective a beaucoup d'importance, tant pour les élèves que pour les enseignants. On responsabilise énormément le directeur face à la réussite et au bien-être de chaque élève. L'enfant est au centre de la société, et la visée première de l'école est son épanouissement. Le redoublement n'existe pas. Il n'est pas interdit, mais le projet de l'école là-bas, c'est de

de déterminer en grande partie les contenus d'apprentissage (les référentiels sont très généraux) et de gérer le budget, non pas sous forme d'heures, mais bien d'argent. L'assurance qualité de l'enseignement est basée sur le pilotage, et pas sur le contrôle. L'inspection n'existe pas. Il revient aux enseignants d'être assez professionnels pour faire ce qu'on attend d'eux et de rectifier le tir, si besoin est, en fonction des résultats des élèves. Quant au travail collaboratif, il est véritablement au cœur des écoles.

Certains éléments sont-ils transposables facilement ? « *Sans doute, concède Chr. CAVILLOT, mais la transposition de leurs effets n'est pas nécessairement garantie, dans la mesure où un dispositif s'inscrit toujours dans un projet pédagogique plus systémique.* » Il évoque toutefois plusieurs, à commencer par le système de soutien à trois niveaux, en développant davantage les stratégies en classe et en école, et en créant des pôles de ressources mutualisant les moyens.

Les PARI (Pôles Aménagements Raisonables et Intégrations)³, qui se mettent en place au secondaire spécialisé chez nous, pourraient servir de modèles. Le travail autonome des élèves ? On pourrait le lancer facilement, sous la responsabilité d'un enseignant superviseur. Et pourquoi pas imaginer aussi qu'ils puissent de temps à autre réaliser des projets mobilisant les acquis de différents cours ? Ça se fait dans certaines écoles, et les bases légales le permettent. Le travail collaboratif va s'imposer chez nous, mais comment ? Ira-t-on jusqu'à un changement de paradigme concernant l'évaluation ?

En Finlande, les élèves sont notés pour la première fois et de façon non chiffrée à 9 ans. Avant cela, il n'y a ni interro, ni session d'examens. Au secondaire supérieur, les 7 à 8 semaines de cours sont suivies par une semaine d'évaluation. Ça aussi pourrait se mettre en place chez nous. Il n'en reste pas moins que les enfants et les jeunes Finlandais sont beaucoup plus calmes, dociles et silencieux que les nôtres, et que la population est nettement plus homogène que chez nous, les écarts socio-économiques étant plus faibles là-bas. Nous devons jongler avec des facteurs qui n'existent pas en Finlande. ■



Conditions particulières

Pas mal d'éléments différencient la situation de l'école en Finlande de la nôtre. C'est ce que démontre Chr. CAVILLOT, qui pointe une série de caractéristiques. Les écoles en Finlande sont toutes de taille modeste (400 élèves maximum). Le management est à taille humaine (une trentaine de profs maximum par établissement). Le taux d'encadrement est très élevé (les enseignants sont systématiquement secondés par des assistants). Quand un enfant a besoin d'aide, il est immédiatement accompagné.

Tous les établissements bénéficient d'excellentes conditions matérielles. L'ambiance y est sereine et calme. Il y a de nombreux temps de récréation et de sport, et peu de volume d'heures. Les classes et les ateliers sont très propres. Les salles des profs sont très bien meublées (lampes réglables,

maintenir l'élève dans sa classe d'âge jusqu'à la fin du tronc commun. Il n'y a pas d'exclusions non plus, chaque école concernée gère le problème en son sein.

Secrets d'une réussite ?

Qu'est-ce qui fait que l'enseignement finlandais obtient de si bons résultats aux tests PISA ? La première chose qu'on ne dit pas assez, insiste Chr. CAVILLOT, c'est que la langue maternelle, le finnois, s'apprend beaucoup plus vite que le français. Le temps consacré à d'autres disciplines, dont les sciences, est donc quasiment le double de chez nous. Les enseignants ont une formation de 5 ans, qui met particulièrement l'accent sur la pédagogie.

Le modèle de gouvernance s'appuie sur une forte responsabilisation de l'autorité locale. L'école a le pouvoir d'engager le personnel,

1. Conseiller au Service pédagogique de la Fédération de l'Enseignement secondaire catholique

2. Dans le cadre d'un projet Erasmus +

3. Voir *entrées libres* n°118, avril 2017, p. 5